

# Amine et les autres



Par Malika BOUSSOUF  
[malikaboussouf@yahoo.fr](mailto:malikaboussouf@yahoo.fr)

**L'**Etat ne fera pas l'effort de prendre en charge les soins de toute une population. La santé des Algériens ne semblant pas être une priorité pour lui, le budget qui lui est consacré et qui était déjà presque insignifiant il y a quelques années a encore une fois été revu à la baisse. Il est passé de 6 à 3 %.

Malgré les carences répertoriées au quotidien — à mettre sur le compte de pouvoirs publics qui ne maîtrisent décidément jamais rien —, il existe dans certains centres hospitaliers des hommes et des femmes de conviction qui font ce qu'ils peuvent pour pallier le manque. Une espèce en voie d'extinction, dirait-on dire, ou alors d'éternels optimistes qui croient que l'on ne doit pas baisser les bras parce que le meilleur serait encore possible.

Au CHU de Bab-El-Oued, par exemple, il n'est pas besoin de chercher loin ni longtemps le service pédiatrie. Un service surprenant, qui n'a rien de banal et encore moins de commun avec les autres si ce n'est que l'on y soigne, là aussi.

La petite bâtisse qui abrite le service se laisse volontiers repérer par le visiteur. Une bâtisse colorée à dessein, comme pour afficher une volonté première : souhaiter la bienvenue à des enfants malades, effrayés et surtout minés par cette insidieuse sensation de devoir bientôt renoncer au giron maternel.

Il faisait un temps glacial durant les deux jours où nous leur avons rendu visite. L'ambiance d'un hôpital, sinistre pour le commun des mortels, la question qui se posait à nous était de savoir comment les enfants qui s'y trouvaient, à leur corps défendant, pouvaient garder le moral dans une atmosphère générale aussi austère, aussi maussade et rendue encore plus inhospitalière par ce grand froid qui y sévissait.

Et pourtant, on vous reçoit d'une façon tellement aimable dans ce service particulier qui, d'entrée, vous arrache un sourire et que toute une équipe s'efforce à transformer en une espèce d'antichambre de paradis.

Le regard se fige sur ces couleurs vives qui égalaient les couloirs et les chambres aux murs tapissés de dessins d'enfants. Les couleurs intriguent parce que inhabituelles dans un hôpital. Mais l'on se rend vite à l'évidence qu'elles sont importantes. Elles participent à reconstruire l'espoir, à atténuer le désarroi et mettent l'angoisse en sourdine.

Le service, dirigé par un certain

Professeur Laraba qui se montre surpris lorsque vous demandez à le voir et qui vous assène dès les premières paroles que vous échangez avec lui qu'il n'a pas besoin de publicité, existe depuis 1987. A la différence qu'à l'époque de sa création il fonctionnait comme tout le reste à l'hôpital et il demeurera en l'état dix autres années.

Mais qui est donc ce chef de service qui ne rêve que d'une chose : transformer son entité, l'humaniser, la rendre moins rébarbative et qui milite à sa manière pour que les hôpitaux ne soient plus des mouroirs, considérant que l'une des fonctions essentielles d'un hôpital doit être celle d'accompagner le malade vers une issue qu'elle soit heureuse ou fatale ?

Il y a, hélas, il faut le dire, une déshumanisation de la prise en charge et du soin, et il faut y mettre un terme.

Le P Laraba est, depuis longtemps déjà, rongé par cet objectif dont il ne voit pas très bien comment il va faire pour l'atteindre. En 1997, alors qu'il présidait le conseil scientifique, il y voit une opportunité pour faire aboutir un petit bout de son rêve en prenant la précaution de ne pas heurter les réticences de la direction. Et cela marche !

Attendant à la pédiatrie, loin des curieux et à l'abri des intrus, existait un espace de 1 000 m<sup>2</sup> qui faisait office de dépôt. Des carcasses de voitures et autres détritus s'y amoncelaient. Pourquoi ne pas le rentabiliser en le transformant en aire de jeux pour enfants hospitalisés ? La direction de l'hôpital accepte de le lui attribuer à condition qu'il se débrouille seul pour l'aménager. Il fallait pour commencer à y voir plus clair nettoyer cet immense vide-ordures puis courir après d'éventuels sponsors. Mais la difficulté importait peu, le tout étant de faire avancer les choses discrètement, sans tapage pour ne pas susciter de remous.

En 1997, une sociologue, Lila Boukabous, cadre au niveau de la Direction de la jeunesse et des sports de la wilaya d'Alger, demande à le rencontrer. Elle ignore tout de lui mais on lui avait recommandé de solliciter son aide si elle voulait créer l'unité de loisirs éducatifs en milieu hospitalier, mission dont venait de la charger sa hiérarchie. Quand elle lui expose le motif de sa visite, le chef de service ne croit pas à sa bonne fortune. Il lui prend la main et l'entraîne vers le dépôt par réaménagé. Il y avait là, avec un peu de volonté, de quoi réaliser une

structure indispensable aux enfants malades. L'objet de la démarche était d'éviter à ces derniers une rupture trop brutale avec le monde extérieur et donc une fracture psychologique qui viendrait alourdir, voire hypothéquer la pathologie d'origine. L'enthousiasme gagne la jeune femme qui n'a plus jamais quitté les lieux, épaulée dans cette belle aventure par une équipe qu'elle mettra aussitôt en place et avec laquelle elle créera très vite, pour pouvoir bénéficier d'un budget de fonctionnement de la wilaya d'Alger, l'association Amine, au nom du premier enfant décédé, en octobre 1997, dans le service. En juin 1998, le P Laraba organise la première fête de l'enfance épaulé par ses coéquipiers de l'association. Peu à peu, toutes les chambres seront équipées d'un téléviseur (canal Amine, un circuit interne destiné à informer sur tout ce qui se passe au sein de l'unité récréative).

Dès leur installation, son équipe et elle se doutaient bien du très long chemin qui leur restait à faire pour être adoptés par un personnel soignant qui ne voyait pas d'un très bon œil cette intrusion. Mais M<sup>me</sup> Boukabous ne se laisse pas démonter, soutenue dans ses efforts par le patron du service. C'est en lui qu'elle avoue avoir puisé le courage de continuer. Et puisque le parcours ne paraît pas très aisé à l'équipe, pourquoi ne pas commencer par faire repindre ces murs gris et choisir des couleurs vives pour contourner l'effet repoussoir du service ? Pour apprivoiser les enfants, les éducateurs spécialisés et animateurs sont pleins de ressources, dotés de cette dimension humaine qui manque tant aux médecins et paramédicaux.

Le P Laraba ne comprend, d'ailleurs, pas que l'on n'enseigne pas aux futurs médecins cette autre approche du métier.

Pour cet homme qui n'éprouve aucun complexe à évoquer cette sensibilité que notre culture nous interdit de laisser transparaître, il paraît insensé de ne pas écouter ses propres voix intérieures, de ne pas se remettre en cause, de se fermer aux autres et de rendre, sans s'interroger, dans le moule. "Si la médecine s'est imposée chez nous dès lors qu'elle a prouvé qu'elle apportait un plus par rapport aux soins traditionnels, on peut lui reprocher aujourd'hui de manquer d'humanisme par rapport à sa consœur occidentale", nous confie-t-il.

Ce que tente, au quotidien, d'expliquer le P Laraba, c'est qu'il faut, en fait, adapter à la médecine la

dimension culturelle car c'est de cette dernière que découlera le reste. Tant pis pour ceux qui s'entêtent à ne pas comprendre sa vision de la médecine car c'est son approche qui lui permettra, pour sa part, d'avancer.

Le service pédiatrie que nous fait visiter son responsable est conçu pour recevoir 42 malades. Il est composé de trois salles où sont répartis les malades par tranches d'âge, de 1 jour à 17 ans, avec des mamans qui font office de gardes-malades pour les plus jeunes. L'idéal pour ce responsable serait de pouvoir bientôt aménager un espace plus convivial pour ces mères.

Les éducateurs, eux, n'étaient pas destinés au départ à côtoyer la mort. Ils n'ont pas été formés pour. Leur regard étant extérieur, ils auront pourtant le recul idéal pour affronter la souffrance des autres.

Mais ce qui nous intrigue le plus reste ce qu'est devenu le fameux dépôt. On nous le fait visiter non sans une certaine fierté. Ce que nous découvrons illustre, en effet, parfaitement, la somme d'efforts consentis.

Le jardin et l'aire de jeux sont déserts mais on y devine aisément ce que les enfants ont le loisir d'y faire quand il fait beau. Les quelque 1 000 m<sup>2</sup> ont permis de construire 4 salles : une salle de musique où trônent des instruments et où l'on y enseigne la musique, le chant et le solfège parce que la musicothérapie fait ses preuves au quotidien et c'est dans cette salle qu'au moment des visites ceux qui n'en reçoivent pas s'isolent ; une salle de classe où trois institutrices détachées par l'inspection académique veillent à ce que les enfants gardent le rythme scolaire, elles y dispensent des cours de la 1<sup>re</sup> à la 6<sup>ème</sup> année ; un atelier consacré aux travaux manuels, au dessin, à la peinture et au coloriage pour les tout-petits et une ludothèque, un espace où les mères peuvent regarder faire une puéricultrice avec leurs bébés tout en prenant le thé et en se racontant leur vie. Une cuisine qui ressemble à celle d'une maison de poupées permet, aux dix personnes qui font tourner la structure, de se préparer leurs propres repas et de garder un peu d'indépendance. Un bureau toujours ouvert est enfin réservé aux deux éducateurs spécialisés, aux trois animatrices, aux deux psychologues, à la psychiatre et à la présidente de l'association de se retrouver à tout moment pour faire le point. Quant au professeur Laraba, il s'y rend un nombre incalculable de

fois pour s'assurer que tout va pour le mieux ou pour faire admirer son bébé à toute personne susceptible de l'aider à faire avancer les choses dans le bon sens comme c'est le cas. Car s'il est vrai que les éducateurs ont procédé au départ par tâtonnement, il n'en demeure pas moins que l'équipe médicale dont ils étaient accusés de déranger le confort, de bousculer et de remettre en cause les certitudes a fini par changer d'avis. Que peut-il y avoir de plus réconfortant que de se rendre à l'évidence que l'enfant va mieux, qu'il est plus détendu et plus apte à se laisser soigner. Réussir la gageure de dédramatiser l'hospitalisation auprès et de l'enfant et des parents relève carrément de l'exploit.

Aujourd'hui, Djamel, Ghania, Wassila, Ilhem, Faïza, Samira ont une relation particulière avec les enfants alors que le comportement du personnel médical a en grande partie changé.

Il y a des enfants qui y reviennent volontiers, d'autres qui pleurent en quittant le service, beaucoup d'entre eux préfèrent rester là ou font tout pour y revenir. Ils y retrouvent certains enfants hospitalisés dans d'autres services mais qui bénéficient tout de même des activités de l'unité. Et le must ce sont ces revues annuelles, *Expression*, confectionnées par les enfants qui choisissent eux-mêmes le thème sur lequel ils désirent intervenir.

"Si on restait une expérience unique ce serait comme si on n'avait rien fait", affirmera M<sup>me</sup> Boukabous. L'idéal serait, en effet, que celle-ci s'étende à d'autres hôpitaux. Il semblerait que cela soit en cours. L'idée aurait fait du chemin.

M. B.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[lefumeurdele@hotmail.com](mailto:lefumeurdele@hotmail.com)



## OFFRANDES ORGIAQUES !

"Présidence du FLN. Même Ben Bella aurait refusé".

C'est dire !

"Le poste de Président restera vacant si Bouteflika le refuse". Ce n'est pas moi qui le dis. Ce n'est pas un sélectionneur de football qui le dit. Et ce n'est pas non plus un médium ou une voyante extralucide qui le dit. Cette phrase, nous la devons au porte-parole du congrès du FLN, Boualem Bessaïeh. J'imagine assez mal la scène. Des milliers de congressistes, toutes ailes et cuisses confondues, attendant sous le balcon du chef de l'Etat que celui-ci daigne s'y montrer et répondre aux avances du FLN. Fumée blanche ? Fumée noire ? Il semble bien que le tant désiré Président va signifier une fin de non-recevoir aux avances de l'ex-nouveau parti unique. Ce qui en soi est conforme au principe maintes fois répété par Abdekka d'apparaître comme le Président de tous les Algériens. Non ! Le plus choquant dans cette affaire, c'est l'offre de "services roses" faite par les gens du Front. Il ne leur suffisait pas de clai-

ronner comme l'a fait Belkhadem quelques jours avant l'ouverture du congrès que le parti allait apporter son entier, plein, total, baveux et gluant soutien au frère Président. Il fallait qu'ils en rajoutent une couche. Comme pour bien montrer que l'épisode de la fronde n'a été qu'un mauvais intermède fugace. S'ils le pouvaient, les frontistes gommieraient à l'acide, comme un tatouage honteux, les traces du passage de Benflis à la tête du FLN. Lavée de frais, langoureusement lovée dans des draps neufs, la "belle" voudrait s'exonérer de ses infidélités du printemps dernier en forçant sur sa technique de drague. Aujourd'hui, elle s'offre sans discuter des tarifs. Elle serait même prête à payer le prix fort pour se faire aimer. Aucun portique de la coupole du 5-Juillet n'a sonné, n'a donné l'alerte. Pourtant, depuis quelques heures, le harem et ses eunuques serviles se sont introduits dans le débat politique. Protégez vos enfants, ne les laissez pas voir les images du congrès au JT de 20 heures. Et fumez du thé pour rester éveillés, le cauchemar continue.

H.L.